

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

TRILOGIE SERBE



СРПСКА ТРИЛОГИЈА
SRPSKA TRILOGIJA

STEVAN JAKOVLJEVIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

Juillet 2014

◆ ROMANS ◆

A N N É E 1914

SUR LES VERSANTS DE LA MONTAGNE DE CER

C'était le 6 août [1914], vers minuit, quand une voix s'éleva dans le bivouac : « Debout ! », « Debout tout de suite ! »

Tout alentour n'était que scintillements, étincellements, et l'air tremblait sous l'effet du tonnerre qui roulait dans les nuages et du grondement des canons. L'espace s'était évanoui dans l'obscurité de la nuit, et la bataille semblait se dérouler devant nous. Dans la confusion générale, les hommes, inconsciemment, se regroupaient, se massaient, et regardaient l'effroyable spectacle. Du côté de Šabac, le noir horizon s'était embrasé. De l'autre, en direction de la montagne de Cer, les shrapnels scintillaient tels des essaims de lucioles, tantôt plus rapidement, tantôt moins vite, et ensuite se multipliaient dans tout l'espace ou ne faisaient plus qu'un. Nous apercevions les reflets que lançaient certaines batteries, l'horizon s'allumait sur toute sa largeur à intervalles réguliers, puis toujours plus violemment, de sorte que le ciel donnait l'impression d'être en feu.

Nous nous dirigeons précisément de ce côté, en toute hâte. Et avec la sensation que le moment décisif était proche. Peut-être pour le matin, peut-être pour le lendemain. Là-bas, on mourait déjà. Alors que dans un marais, les grenouilles coassaient... Nous nous empressons d'aller au combat, dans la mort... En toute conscience ? De notre plein gré ?... Nous étions d'une humeur aussi sombre que le ciel noir, nous aurions souhaité voir la nuit perdurer et l'espace se retirer devant nous. Mais, comme un fait exprès, l'aurore vint, le jour se leva subitement, et les mamelons de Cer se découpèrent distinctement.

Boum, boum... renvoyait en écho le sommet de la montagne. Le cœur se mit à palpiter... « Est-ce qu'ils nous voient ? Ce sont peut-être les nôtres qui sont là-bas... » Un sentiment de malaise, toutefois, s'installa. Quoique le soleil fût brûlant, une

terreur glacée nous parcourut le corps. Le heurt était maintenant tout proche, les artilleurs se retournèrent, du regard cherchèrent les fantassins. Bizarrement, nous nous sentions davantage en sécurité quand ils étaient auprès de nous. Et ils disparurent juste à ce moment-là, comme si la terre les avait engloutis.

– Sûrement que quelqu'un l'aura ordonné, expliqua le sergent Milutin.

Loin devant nous, le commandant du régiment chevauchait tranquillement sa monture blanche. Il était certainement au courant de la situation... Sinon, on ne voyait personne nulle part, ni à gauche ni à droite. Nous nous étions fait une tout autre idée de la guerre.

[...]

Nous avançons lentement. Je ne quittais pas des yeux la montagne devant nous, mais on ne voyait rien. Nous croisâmes une voiture transportant des blessés.

– Ben, mon gars, tu vas faire des envieux ! dit un servant à l'un d'eux. Finis les soucis !

– Que Dieu t'en préserve !

– Vous êtes de quel régiment ?

– 5^e surnuméraire.

– Comment ça se passe là-bas ?

– Cette question... C'est un massacre !

Nouvelle halte. Nous vîmes les ordonnances se précipiter vers l'avant. Ils dépêchèrent également le sous-lieutenant Aleksandar en reconnaissance. Les soldats gardaient le silence. Lorsque les tirs des canons cessaient un instant, un silence sinistre régnait autour de nous... Ce qui ajoutait encore à l'angoisse. L'attente, déjà, devenait insupportable. Nous continuâmes notre progression sur un autre kilomètre, puis de nouveau fîmes halte. Cer était très proche maintenant. Les arbres s'y dessinaient nettement. Vers le sommet, du mouvement... Dans une clairière des palefreniers avec des chevaux : un, deux, trois... bien plus qui, déjà, s'engouffraient dans la forêt. Quelque

part dans le lointain retentirent des coups de feu, mais ils poursuivirent leur chemin. Sûrement que personne ne leur tirait dessus. Devant nous, à gauche et à droite, des bruits de canonnade...

Midi. De la terre humide s'exhalait une pesante vapeur. Assis le long du chemin, les hommes attendaient les ordres. Tout là-bas, il se passait quelque chose. Venus au rapport, les ordonnances s'en retournèrent. Le commandant de la division partit sur son cheval. À son retour, il appela les commandants de batterie. À peine ceux-ci nous avaient-ils rejoints que le régiment se remit en marche.

Habitué à voir l'immensité de la plaine, avec un étonnement mêlé de terreur nous fixions Cer qui s'y dressait brusquement comme une sorte de rempart. Nous nous approchions de ses versants.

Milojko, le voiturier, désigna à mon attention les soldats qui nous précédaient : ils se précipitaient vers un côté du chemin, s'y arrêtaient et examinaient quelque chose.

– Des cadavres, sûrement, ajouta-t-il en fouettant le cheval comme pour arriver là-bas au plus vite.

À l'inverse, je tirai sur la bride. Le souffle court, je regardai de ce côté et, si j'avais pu, j'aurais détourné la tête pour ne pas voir cette image horrible. Mais le cheval me portait, nous étions déjà tout près, et j'entendais les soldats : « Un Autrichien mort ». Je me sentais mal à l'aise, mais quelque chose m'attirait là-bas. Comme dans un délire, je suivis les autres et, retenant mon souffle, du bord du chemin regardai dans le fossé.

Mâchoires béantes, le dos arqué sur un rocher, de son regard de verre le cadavre fixait l'infini. Il avait la poitrine dénudée, couverte de sang, et les jambes convulsivement repliées.

Quelque chose me terrassa, et je ressentis la fatigue. Je marchais d'un pas apathique. Fumer ne me disant rien, je jetai ma cigarette. Je m'arrêtai difficilement près du premier peloton...

Là-bas, des soldats se fichaient de Petar, le pointeur, qui avait blêmi à la vue d'un cadavre.

– C'était mon premier... dit-il pour se justifier.

– Dis donc, toi... intervint Trailo pour défendre Petar ; tu joues les Kraljević Marko en voyant un mort ?! Attends un peu que ça siffle au-dessus de ta tête, et on en reparlera !...

Soudain les hommes se turent... Sur le bord du chemin, au pied d'un arbre, en position assise, le cadavre d'un soldat autrichien. Aussi noir que la terre, il avait le corps gonflé, tous les boutons de sa vareuse avaient sauté... Autour de ses lèvres ensanglantées essaimaient des mouches. Une pesanteur lourde s'abattit sur nous.

Bien que ce fût un ennemi, les hommes eurent la chair de poule à penser au destin qu'avait connu cet homme. Et, malgré nous, s'imposa l'idée qu'il pourrait bien être le nôtre.

Dans un fossé voisin, trois autres corps : le premier, les bras largement ouverts, le deuxième, la tête enfoncée dans la terre, et le troisième, le crâne à demi fendu. Une image terrible. Impressionnante, qui faisait mal. Les cadavres de ces hommes gisaient aussi immobiles que des troncs d'arbres abattus, et d'un buisson à proximité s'égailla un vol de moineaux.

La batterie fit halte. Un ordre claqua :

– Batterie... Parée à faire feu !

Un fourmillement froid courut le long de la colonne vertébrale. Sous le coup sans doute d'impressions pénibles, les hommes hésitèrent quelques instants puis, se reprenant, se précipitèrent vers les canons et retirèrent la protection de cuir de certaines pièces. Ils se tinrent immobiles près des canons.

Les tubes béaient tels des bouches de cadavres.

De tous côtés, des traces visibles de combat. Des gourdes, des calots épars, des éléments de paquetage, des cartouches vides. Dans un buisson, des chevaux de trait tous morts, gonflés, les jambes en saillie.

Les soldats regardaient, sans mot dire. Des frissons glacés et une peur cachée leur parcoururent le corps. À la guerre,

on meurt, et celui qui vient à mourir sera nécessairement, pareillement gonflé, avec le même teint bleui que la dépouille auprès de laquelle nous passons, que l'on a déchaussée et dont les orteils élargis, tuméfiés, ressemblent à une racine de mandragore.

Comme s'ils nous faisaient une haie d'honneur, les morts gisaient des deux côtés du chemin. Par ici, la bataille s'était livrée sur la route, ceux tombés quelque part y étaient restés. En grand nombre. Parfois les uns à côté des autres... à dix mètres de distance... encore deux... tout un rang... Et là, à l'entrée de Tekeriš, on nous fit arrêter. Le commandant de détachement donna ordre aux cavaliers de mettre pied à terre.

Une forte odeur de sang coagulé et de putréfaction imprégnait l'air. Près d'un canon, deux soldats... L'un, le visage livide, mangé par une barbe noire, les lèvres entrouvertes ; de son nez, une ligne de sang caillé vient se mêler à la flaque noire où baigne la moitié de son visage. Le second, une main repliée sous lui, l'autre, vraisemblablement dans les douleurs de l'agonie, refermée sur une touffe d'herbe dans laquelle un capitule de trèfle blanc oscille au vent. Une image douloureuse, mais une sorte de curiosité intérieure incitait à lui jeter un coup d'œil rapide qui, même furtif, suffisait pour la rendre inoubliable. De l'autre côté, un jeune gars étendu sur le dos. Le visage couleur cire, la bouche qui semble sourire, des dents blanches qui étincellent.

Le versant de Cer tout entier était noir de corps, de cadavres de chevaux, de paquetages éparpillés. Une multitude de dépouilles, tant des nôtres que des leurs. Peu importe, la mort les aura réconciliés. Les infirmiers couraient en tous sens, les séparaient dans l'étreinte où ils étaient figés, installaient les corps rigides sur des bâtons de chêne disposés parallèlement puis les balançaient dans des fosses communes comme des choses désormais inutiles, qui avaient fait leur temps.

La curiosité humaine maintenant rassasiée, le spectacle se révélait déjà insupportable, répugnant. Ce n'était pas là ce que nous avions écouté dans le confort des chambrées ou lu ins-

tallés dans de moelleux fauteuils. La guerre avait alors des airs de Jeux olympiques et les soldats de héros d'épopée couronnés des lauriers de la gloire... Ici, les hommes se décomposaient en dégageant une effroyable puanteur. Ou étaient jetés brutalement dans des fosses comme de la charogne. Sans même que l'on sût leurs noms. Qui aurait-il eu pour les noter alors qu'il fallait se débarrasser d'eux au plus vite afin d'éviter aux vivants une contamination par la peste ?

Dans les forêts, d'autres blessés. On les transportait sur des toiles de tente, du sang en gouttait. Il y avait aussi des infirmeries de campagne. Convulsés, couchés à même le sol, les blessés attendaient leur tour. Certains se mouraient. L'un avait la poitrine qui s'enflait fortement, les yeux à demi ouverts déjà voilés. Quelque part monta un râle d'agonie, et dans la salle du café où opéraient les médecins un cri effroyable. Peu après, un infirmier en sortit avec une jambe qu'il jeta quelque part derrière la maison comme une vulgaire bûche.

Le soleil était brûlant, l'air suffocant.

Un soldat m'apporta le déjeuner. De la viande rôtie.

J'avais la nausée. Je lui dis que je n'avais pas faim et, sans même attendre, il s'assit sur l'affût du canon, juste en face des morts. Et il mangea, en se régaland.

Les soldats étaient tapis. Même les plus bravaches paraissaient avoir perdu la parole devant cet horrible spectacle. Personne n'avait le cœur à plaisanter dans cette atmosphère lourde, chargée du souffle d'hommes morts. Dans ces conditions, chacun voyait sa vie tel un lointain passé et, de tout son être, se focalisait sur l'instant où il lui faudrait sauver sa peau.

Ordre fut donné de se mettre en selle.

[...]

Devant nous descendait une pente douce. Se trouvaient là, me semblait-il, des prairies, puis une prunelaie qui nous bouchait en partie la vue. Et, au pied, une rivière. De l'autre côté, une élévation. Un brouillard était en suspens au-dessus de la rivière. Dans tout cet espace, aucune trace de l'ennemi.

– Vous voyez ce brouillard ? expliqua le commandant de batterie. L’ennemi est là, caché. C’est là qu’il faut le chercher.

Le soleil se montra, le vent soufflait doucement. Les mûres étaient rouges, les fleurs de chardon s’ouvraient, et les brins d’herbe faisaient resplendir à leurs extrémités des larmes de rosée. Tout cela suscitait un sentiment de bien-être... Mais les canons étaient là, l’ennemi nous faisait face, il allait falloir se battre, tuer. Mais pourquoi donc quand la vie est si belle ?...

– Les commandants de batterie, en avant ! lança la voix perçante du commandant de division.

– Baïonnette au canon !

Les baïonnettes étincelèrent au soleil comme des milliers de petites lampes, la masse toute entière sembla se crispier. Les commandants de détachement firent venir quelques soldats, leur expliquèrent quelque chose, et les patrouilles, aussitôt, se mirent en mouvement.

Lèvres serrées, le regard fixe, les traits crispés par une expression glacée, les soldats passèrent à côté de nous.

– Décrochez les canons ! cria quelqu’un, sans doute le chef de la patrouille.

Au sommet, ils s’arrêtèrent pour sonder le terrain devant eux puis, prudemment, et en scrutant tous les côtés, se remirent en marche.

Je me sentis pris d’un léger frisson en me demandant ce que je ferais à leur place. Je les admirais... Une mission à désespérer : avancer jusqu’à se faire repérer par l’ennemi et tirer dessus. Exposer sa poitrine, découvrir l’ennemi puis mourir dans la minute qui suivait. Et, malgré tout, ils avançaient, sûrement, hardiment... Ils disparurent derrière le sommet...

– En tirailleurs ! ordonnèrent les commandants d’escouade.

Telle une volée d’oiseaux qui prend son essor, la troupe se déploya et, dans un cliquetis de cartouchières, s’arrêta jusque sous le sommet. Les soldats regardèrent à gauche et à droite. Évaluèrent la distance. Certains se mirent à courir afin de chan-

ger de place et d'être auprès d'un ami ou d'un compagnon. Les commandants reçurent les derniers ordres puis rejoignirent la ligne des tirailleurs. Les uns, assis, renouaient leurs chaussures ; d'autres, que leur barda blessait, l'enlevaient ; la majorité s'était précipitée dans les fourrés pour y satisfaire un besoin.

– Dépêchez-vous, vite ! C'est maintenant que cela vous arrive ?! cria le commandant du détachement, impatient.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?! hurla le commandant du régiment. Lieutenant, où sont vos hommes ?!

Agacé, il se retourna et envoya son ordonnance ramener les soldats des fourrés.

Ceux-ci revinrent nonchalamment, se reboutonnèrent lentement, feignant de ne pas entendre le commandant du régiment, de ne craindre aucune sanction ultérieure car la tâche à venir était à l'évidence des plus difficiles et des plus périlleuses. Il ne pouvait en exister de pire. Ils auraient voulu respirer, vivre encore un peu – qu'importaient les vociférations et les menaces du commandant.

Un coup de sifflet, et le commandant du détachement ordonna : « En avant ! »

Et il s'aligna avec les soldats.

Le centre se mit en marche, les ailes marquèrent un léger temps d'arrêt, mais au sommet tous attendirent... Les tirailleurs, en ligne comme au champ de tir, se précipitèrent soudain derrière la colline.

Une longue clameur me fit sursauter :

– En avaaant, en avaaant !

Me retournant, je vis les servants de la 4^e batterie hisser les canons au sommet de la colline.

Le commandant de batterie vint nous annoncer que la nôtre avait ordre de les suivre et que nous allions très vite emboîter le pas à l'infanterie. La 4^e allait nous couvrir, nous et l'infanterie dans sa progression.

Nous nous approchâmes du sommet pour voir où était l'infanterie.

Les patrouilles étaient invisibles, mais les tirailleurs avançaient avec précaution. Personne n'était à la traîne.

[...]

L'ennemi n'est pas ici ? demandai-je au commandant de batterie.

– D'après le rapport de la cavalerie, il se tient près de la rivière.

Le brouillard s'était dissipé et des langues de brume s'étiraient des gorges à l'opposé de la rivière. Le soleil allait bientôt éclairer la cuvette... Un curieux état d'esprit s'installa en moi... Deux sensations contradictoires me venaient en alternance, l'absence de l'ennemi qui me réjouissait, et la perspective de voir ces hommes se faire massacrer qui me terrorisait. Je ne tenais pas en place. Mes mains tremblaient – l'émotion. Mais, par bonheur, ni le commandant ni Aleksandar ne me prêtait attention.

Soudain, je me pétrifiai... Un coup de feu... un autre... beaucoup. J'en eus la respiration coupée.

Sur notre aile gauche, les hommes étaient couchés au milieu de cette prairie. Mais ils ne tiraient pas... Ils rampaient... Certains couraient jusqu'à une clôture. Les autres s'étaient relevés et maintenant alignés le long d'une haie vive. Ils observaient... Les détonations redoublaient de fréquence. Le dos voûté, quelqu'un longea la haie en courant. L'ordonnance, probablement. « Mais ils vont le repérer !... » Mais déjà il revenait, stoppait sa course, et se couchait lui aussi. Je sentis un léger soulagement.

Les soldats ne faisaient qu'un avec la terre. Ils semblaient avoir été fauchés... Soudain, un grondement, un puissant feu de peloton, et un fin nuage de poussière monta tout le long de la ligne formée par les tirailleurs. De quelque part, des coups de feu séparés, une mitrailleuse entra en action... Un nouveau feu de peloton gronda, les tirs se multiplièrent, toujours plus ra-

pides ; un bruit de gargouillement, de bouillonnement, un fracas se répercuta sur toute la largeur.

– Là... La tranchée ennemie est là ! hurla le commandant en scrutant dans sa lunette.

Les échanges de tirs semblèrent déchirer le brouillard. De ses rayons, le soleil arrosait la rivière et, sur l'autre rive, apparurent de nouvelles tranchées.

Elles se voyaient désormais nettement. Impossible de battre en retraite, et c'était la vie des soldats qui était en question ; la violence des sifflements et des détonations s'intensifiait...

Les arbres se plièrent sous l'effet d'une puissante explosion, nos oreilles se mirent à siffler, et, inconsciemment, nous y plaquâmes nos mains.

De gros paquets de terre décollaient du sol, et resta finalement une colonne de fumée noire pareille à une stèle funéraire. Les obus étaient tombés devant la tranchée, juste derrière, quelque part dans la rivière propulsant un jet d'eau semblable à une cascade. Un quatrième obus frappa la tranchée en plein milieu, et s'en envola un objet assez gros, un bras ou une jambe...

J'abaissai ma lunette, mon regard s'embruma. Était-ce possible ?

– Tu as vu ? demandai-je à Aleksandar. Ils se sont fait tuer !

– Forcément... C'est eux ou nous.

Forcément. Bien sûr... La stratégie a amené une masse d'hommes à portée réciproque de fusil ; le règlement dit : Si tu recules, tu seras passé par les armes, et la tactique: Tue-le, pour qu'il ne te tue pas.

– Chaque pièce, cinq obus explosifs.

Comme si les pointeurs étaient engagés dans une course de vitesse, les tirs se rattrapaient, se fondaient dans un fracas d'enfer tandis que les tuyaux de canon crachaient le feu à la manière d'un volcan. Dans un vacarme effroyable, les obus labouraient la terre, retournaient les tranchées, abattaient les arbres,

éclataient la roche. Les canons se turent subitement devant ce spectacle magnifique et terrifiant. Et face à cette avalanche d'acier, la raison, la conscience humaine sembla s'éteindre, les poitrines se gonflèrent d'une sorte de satisfaction... et, avec ravissement, nous regardâmes l'ennemi agoniser.

Les fantassins sortirent la tête de leurs abris. Comme pour observer et prendre une décision. Soudain ils s'élancèrent à travers la clôture et, en poussant de formidables « Hourrah !, hourrah ! », partirent à l'assaut des tranchées ennemies.

– Cessez le feu ! cria le commandant de batterie.

Le souffle court, nous suivîmes leur progression par bonds. Les fusils se mirent à tirer. Un homme s'arrêta, un autre chuta face contre terre et ne reprit plus sa course. Mais les autres étaient déjà loin. Une mitrailleuse crépita quelque part, les tirailleurs se plièrent en deux, certains tombèrent, d'autres changèrent brusquement de direction et filèrent sur la droite où ils se plaquèrent au sol. Les tirs isolés étaient plus fréquents. Très attentivement, nous tentâmes de localiser cette mitrailleuse, et une colère irrépressible nous fit souhaiter qu'il n'en reste rien si quelqu'un venait à la repérer. Les secondes s'écoulèrent, désespérantes de lenteur. Livrés à eux-mêmes, ouvertement pris pour cible, les fantassins se défendaient énergiquement. Mais sans reculer. À plat ventre ou en bondissant, ils allaient s'abriter derrière un rocher, un monticule de terre, un arbre. La mitrailleuse semblait prise de démente...

Une balle perdue siffla juste au-dessus de nous, et nous rentrâmes la tête dans les épaules. L'instant d'après, une autre balle s'écrasa dans l'arbre d'à côté.

– On semble nous tirer dessus... dis-je effaré à Aleksandar.

– N'aies pas peur. Tant qu'on entend siffler les balles, on est tranquilles. Celle qui t'est destinée ne s'entend pas.

Il ne m'avait nullement rassuré car, vu notre position, nous pouvions fort bien ne rien entendre. La canonnade mit fin à mes cogitations, et je repris ma lunette pour observer. L'obus

s'était fragmenté, et les shrapnels s'étaient perdus dans la forêt. Le commandant s'emporta, mais sans que je l'entende car j'étais tout entier à attendre avec angoisse le sifflement de la prochaine balle.

Il me sembla que l'heure décisive était venue, que notre sort à tous dépendait de ce feu de peloton... Les shrapnels explosèrent pratiquement les uns à côté des autres au-dessus des chênes.

Un râle parcourut la cuvette. Des bombes tonnaient quelque part, mais les fantassins dans la prairie ne bougeaient pas. Qui pouvait dire... s'ils étaient toujours vivants ? Le commandant réduisit la mire, et les shrapnels, tels de bouquets, parèrent les branches des chênes. La mitrailleuse s'était tue... ou, peut-être, simplement cachée le temps de changer de position. Le serpent ne craint pas les piqûres, il faut le frapper à la tête. Des obus explosifs jaunes s'engouffrèrent dans les tubes d'acier. Nous tendîmes l'oreille pour suivre leur trajectoire, ils nous semblèrent se perdre quelque part au-dessus de la cuvette, puis firent entendre une terrifiante déflagration qui déracina un chêne. Les alentours s'enveloppèrent de poussière et de fumée.

Les vareuses bleues fuyaient de tous côtés, prises de panique.

– Tir de shrapnels ! cria-t-on.

Dans la cuvette montèrent des « Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! »... Les hommes dans la prairie se redressèrent, prirent leurs distances, puis, courbés, traversèrent un champ, atteignirent la rive et s'élançèrent en poussant des « Hourrah ! »... Certains s'arrêtèrent, vraisemblablement blessés, quelqu'un chuta, tenta de se relever, retomba sur le dos, et demeura inerte... Mais les autres, continuant toujours, parvinrent à la rivière où ils se jetèrent tête la première. La ligne se brisa... Des bombes éclatèrent, de la fumée s'éleva à proximité des tranchées ennemies, des mouchoirs blancs s'y agitèrent...

Première édition en serbe : 1935